

Faksimil

Ronny Ambjörnsson, "La culture ouvrière suédoise au cours des premières décennies du XX^e siècle. Étude a partir d'un cas d'espèces", pp. 85–99 i Jean-François Battail (ed.), *La Suède intellectuelle et savante*. Nouvelles de la République des lettres, II 1986 [men publ. 1987], Institutionen för idé- och lärdoms historia, Uppsala universitet, 1987

Faksimil av särtryck. Troligen publ. i början av maj 1987 eller något tidigare. En tid dessförinnan hade jag överlämnat en preliminär övers. av denna uppsats till P. Bourdieu som förberedelseläsning inför dennes besök i Sverige i maj 1987 då han skulle få tillfälle att träffa Ronny Ambjörnsson och andra svenska forskare. Jag hade upprepade gånger i samtal med Bourdieu hänvisat till uppsatsen som viktig för förståelsen av den svenska arbetarkulturens och folkbildningens egenart.

Nedan den följepapperslapp som RA fogat till särtrycket när han sände två ex till mig i början av maj 1987.

UMEÅ UNIVERSITET - 901 87 UMEÅ	Datum	1987-05
Från	Ronny Donald	
För yttrande <input type="checkbox"/> För ottest <input type="checkbox"/> För underskrift <input type="checkbox"/> Önskas åter <input type="checkbox"/> För kännedom <input type="checkbox"/> För granskning <input type="checkbox"/> Enligt överenskommelse <input type="checkbox"/> För åtgärd <input type="checkbox"/>		
Hey, 5 minuter efter det vi hade ålet med perendia anlände det här. Jag		
<small>Fortsättning på baksidan</small>		

Stallade fört mkt vad det rörde
sig om, men litet - det är den
efteråtta kelen. Ytterst egendomligt.
Ta en grej och ge en åt Bourdieu,
är den snäll

D. Broady

**NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES**

1986 ~ II

LA CULTURE OUVRIÈRE SUÉDOISE
AU COURS DES PREMIÈRES DÉCENNIES DU XX^e SIÈCLE.
ÉTUDE A PARTIR D'UN CAS D'ESPÈCE

La Suède est un pays social-démocrate. Le parti social-démocrate des travailleurs a — abstraction faite des années de gouvernement d'union nationale durant la guerre et du bref entracte bourgeois des années 80 — dirigé la Suède pendant près de 50 ans. Une si longue période de pouvoir a évidemment formé une mentalité politique, au sein du parti certes, mais aussi parmi les éléments de la population qui portent le parti, et peut-être même parmi le reste de la population.

La social-démocratie suédoise se distingue de l'allemande, et de l'anglaise, comme du socialisme français. Et l'idéologie ne suffit pas à expliquer cette différence. Des différences idéologiques, il en est, mais comment sont-elles apparues? Si la sociologie peut nous donner une réponse, celle-ci n'est guère exhaustive. Je crois qu'il nous faut faire appel au concept de culture pour pouvoir comprendre la mentalité dont nous parlons. Au cours des premières décennies du siècle, et jusqu'à la prise du pouvoir par les sociaux-démocrates, dans les années 30, il s'est développé en Suède — c'est là mon hypothèse — une culture des travailleurs, qui s'est nourrie des trois grands mouvements populaires, le Réveil, le mouvement de tempérance et le mouvement des travailleurs (« väckelserörelsen », « nykterhetsrörelsen » et « arbetarrörelsen »).

On peut dire qu'en Suède l'histoire des idées traite de l'évolution des visions du monde. L'historien des idées cherche à définir et à décrire les éléments divers de ce que nous appelons la vision du monde: la conception de l'homme, de la société, les suppositions morales et religieuses. Peut-on percevoir de tels éléments dans le monde de l'imagination populaire? On devrait pouvoir, vu que l'on peut admettre que les penseurs reconnus ne sont pas les seuls à s'occuper de morale, de religion, de conception de l'homme et d'image de la société. Et l'on se demande si un historien des idées suédois ne pourrait donner un prolongement aux reconstructions de la

culture des travailleurs déjà inaugurées par d'autres chercheurs, anglais surtout. Nous avons encore dans nos archives tout l'énorme matériel laissé par les mouvements populaires: procès-verbaux de réunions, comptes rendus de discussions de cercles d'études, journaux et courts écrits manuscrits et polycopiés, bibliothèques ouvrières et registres de prêts. Et s'il existe une culture suédoise de travailleurs, ne vaudrait-elle pas la peine qu'on l'étudie?

Mais je ne vais pas anticiper sur les événements. Et tout d'abord quelques mots sur l'histoire concrète de ces trois mouvements.

Le Réveil a son origine dans les courants piétistes qui sont nés au cours du 18^e siècle. Le piétisme est caractérisé par l'importance donnée aux rapports entre l'individu et Dieu. De là une certaine méfiance à l'égard de l'Eglise luthérienne officielle de Suède, et des cultes qu'elle organisait. Les mystères de la foi ne peuvent être administrés par l'Etat. Somme toute, les piétistes étaient portés à critiquer le mélange d'autorité temporelle et d'expérience spirituelle, que représentait l'Eglise officielle de Suède. Aussi avaient-ils souvent des réunions privées, sans prêtre. Ce qui les mettait naturellement en conflit avec l'Eglise. Ces réunions furent interdites. Mais le piétisme ne s'étendit guère en dehors de Stockholm.

Les groupes dits de « lecteurs », apparus à la fin du 18^e siècle dans la région du Norrland, ont eu une diffusion plus étendue. En raison de l'éloignement des églises, les villageois se retrouvaient souvent pour des services religieux privés, au cours desquels on lisait en commun quelque sermon de Luther ou d'un autre théologien approuvé par l'Eglise. Au début du 19^e siècle certaines de ces réunions ont pris une orientation plus critique, s'ouvrant sur la controverse, en particulier dans les régions les plus septentrionales de Norrland et de Västerbotten. On y attaqua le clergé pour son double rôle de serviteur de l'Etat et de directeur spirituel.

C'est vers cette époque qu'apparut aussi le grand Réveil, qu'on a dit évangélique. Il s'appuyait sur une série de réveils locaux, inspirés des « lecteurs », mais surtout des pays anglo-saxons. D'anciens émigrés en Amérique, de retour au pays, se sont mis, vers 1850, à oeuvrer pour la diffusion du méthodisme et ont fondé en 1876 l'Eglise Méthodiste de Suède. La première communauté baptiste fut créée en 1848, et dix ans plus tard, les différentes communautés se sont réunies en une organisation nationale, la Congrégation Baptiste de Suède.

L'Eglise Méthodiste et la Congrégation Baptiste étaient toutes deux des églises non conformistes. Elles avaient coupé les liens avec l'Eglise d'Etat, lorsque cela devint possible en 1860. Auparavant,

celui qui reniait la doctrine luthérienne risquait d'être banni et dépossédé de son droit de succession.

En dépit d'avis divergents sur des questions de foi, il est bien des choses qui lient les divers mouvements de réveil: l'accentuation de la responsabilité du laïc dans la communauté, l'orientation vers une vie communautaire plus ardente, dans laquelle la communauté importe plus que la hiérarchie, et une indifférence pour les tâches temporelles de l'Eglise officielle, indifférence souvent liée à une critique de l'intelligence entre l'Eglise et l'Etat.

Il est aussi des similitudes dans ce que l'on peut appeler la pratique religieuse de ces mouvements. La parole, lue et prêchée, pesait plus que les rituels. Les écrits religieux jouaient un grand rôle, comme plus tard les revues publiées par les divers mouvements. On lisait, méditait et essayait de transposer ce qu'on avait lu dans sa vie.

En réalité la dénomination de « lecteurs » désignait, dans la bouche du peuple, tous ceux qui faisaient profession de l'un des mouvements du réveil, des plus radicaux comme le baptême, aux plus modérés qui s'accordaient avec l'Eglise. Les fidèles de l'Eglise officielle allaient à la grand-messe une fois par semaine, écoutaient le prêche et l'annonce des ordonnances et cherchaient gentiment à s'y plier. Les « lecteurs » lisaient, allaient à l'oratoire et se laissaient guider par une voix intérieure. Telle est l'image que l'on a de l'état des choses, si l'on cligne un peu des yeux et cherche à voir les ensembles et les contours.

Le Réveil fut le premier des mouvements populaires, le plus précoce. Il a préparé le terrain. Le mouvement de tempérance fut le deuxième. Comme le Réveil, il tient des mouvements anglo-saxons. Des USA nous est venu l'Ordre international des « Good Templars », l'IOGT, qui devint la première des diverses sociétés de tempérance. Nombre d'autres se formèrent dans les années 1880, en particulier l'association suédoise Blåband (Ruban bleu).

La tempérance absolue caractérise ces sociétés. On n'admettait l'alcool sous aucune forme. Le mouvement avait aussi quelque chose du Réveil. Les buveurs se convertissaient à la tempérance. La conversion était un acte quasi cultuel, le converti devant entamer une vie nouvelle, qui s'écartait de la société environnante. On distinguait les convertis des non-convertis. La conversion se scellait par une promesse, individuelle et librement consentie, qui liait l'individu à sa nouvelle vie et à la communauté nouvelle dans laquelle il entrait.

L'élément religieux était au début très marqué. Beaucoup ap-

partenaient à la fois à deux mouvements, réveil et tempérance. Mais une disjonction se produisit plus tard, les pratiquants se regroupant dans l'association « Blåband », tandis que l'IOGT se détachait de plus en plus de la religion. Parallèlement, les éléments de réveil s'estompent, même s'ils ne disparaissent jamais totalement.

La politique de tempérance prend une importance grandissante, en particulier à l'IOGT. Il ne suffit pas de sauver et de réveiller, tant que la société reste telle qu'elle est. Il faut réformer la société. Il faut garantir à l'individu la possibilité d'une vie bonne et décente. Le réformisme et l'individualisme se rencontrent.

Des trois mouvements, le dernier est celui des travailleurs. La Suède s'industrialise tardivement, et nous n'avons pas de classe d'ouvriers industriels de quelque importance avant la fin du 19^e siècle. C'est alors que naît le mouvement moderne des travailleurs: d'abord les syndicats, puis le parti social-démocrate. Les premiers syndicats restèrent en dehors du contrôle et de l'influence du parti social-démocrate. Et dans le premier combat ouvrier, le rôle joué par les fidèles du Réveil eut son importance. Mais la social-démocratie renforça peu à peu son emprise sur le mouvement syndical, ce qui était bien naturel, puisque la plupart des syndicats ont été fondés par des sociaux-démocrates organisés.

Quelle était donc la force de ces mouvements populaires? En 1880, la Suède avait quatre millions et demi d'habitants. C'est alors que les mouvements d'Eglises dissidentes et de tempérance ont pris de l'essor. Vers le milieu des années 80, ils comptent chacun près de 100.000 membres. Puis les courbes des membres montent en flèche, surtout pour le mouvement de tempérance, qui atteint en 1919 une pointe, estimée en gros à 350.000 membres. Le mouvement des Eglises dissidentes croît plus lentement. En 1900 il comptait environ 150.000 membres, presque le double en 1920.

Le mouvement des travailleurs avait moins de membres au début, un peu moins de 50.000 en 1900, qui devaient se multiplier rapidement, pour arriver en 1920 à près de 300.000.

On constate donc qu'en 1920 les trois mouvements populaires se valaient en effectif. En 1920 la Suède avait une population de presque 6 millions d'hommes, et donc, à cette époque, à peu près un Suédois adulte sur quatre était membre d'un des trois mouvements. Une grande partie du peuple suédois était touché par les mouvements populaires, que ce fût par l'intermédiaire de parents, d'amis ou autre. C'est sur ces années 20 que nous allons maintenant centrer notre attention, dans notre quête d'éventuelles attitudes et idées communes, d'une culture commune.

Quels étaient donc tous ces membres? Dans les Eglises dissidentes, les femmes étaient en majorité, environ les deux tiers du nombre total des membres. Dans le mouvement de tempérance, ce fut longtemps l'inverse, le nivellement ne s'est fait que dans les années 1900. Le mouvement des travailleurs comptait, pour des raisons évidentes, surtout des hommes: c'étaient eux qui formaient le gros des ouvriers industriels.

Les hommes de l'Eglise dissidente se recrutèrent avant tout dans la haute classe ouvrière et dans la basse classe moyenne. C'étaient des travailleurs qualifiés, des artisans et, au fur et à mesure de la pénétration de l'Eglise dissidente dans les campagnes, des agriculteurs.

Le mouvement de tempérance trouva ses adeptes en gros dans les mêmes milieux. Mais dans nombre de sociétés, comme l'IOGT, le nombre des travailleurs était plus élevé. Les membres des syndicats étaient évidemment des travailleurs. Mais des enquêtes ponctuelles révèlent des distinctions importantes. Les travailleurs qualifiés s'organisaient dans une plus large mesure que les autres travailleurs. Les syndiqués avaient de meilleurs salaires, et étaient plus fréquemment mariés. Le mouvement des travailleurs semble donc se tourner vers les mêmes couches de la classe ouvrière que les deux autres mouvements.

On voit généralement dans les mouvements populaires des protestataires. Les objets de protestation étaient, on s'en doute, divers: religieux, politiques, économiques. Mais les associations avaient un ennemi commun, que l'on voit transparaître à travers leur forme même, l'engagement volontaire qu'ils requièrent et leur absence de hiérarchie. C'est le patriarcat, la hiérarchie verticale, qui caractérisa la société suédoise préindustrielle. Il est naturellement impossible de dire à quel degré le patriarcat a marqué idéologiquement la société suédoise.

Le patriarcat peut se concevoir comme un modèle, un filtre, à travers lequel on saisissait le rapport entre les gens à tous les niveaux de l'ancienne société. Selon Luther, la famille elle-même constituait la société primitive, de laquelle découlent toutes les autres sociétés, et en même temps « la première forme d'administration, dont tout autre gouvernement tire son origine ».

Cela implique que, pour Luther comme pour tous les prêtres conformistes de Suède, toutes les relations de supérieurs à subordonnés ont quelque chose de paternel. Le quatrième commandement — Tes père et mère honoreras — vise dans le petit catéchisme de Luther non seulement les parents biologiques, mais aussi tous les autres supérieurs, prêtres, maîtres et autorité séculière.

Le petit catéchisme de Luther a touché tous les Suédois. Il entrait dans le Livre de cantiques suédois, qui depuis le 17^e siècle se trouvait dans la plupart des foyers, et fut jusqu'à la fin du 19^e siècle le livre le plus répandu dans le pays.

Ce petit catéchisme redonnait, de façon claire et facile à comprendre, sous forme de questions et de réponses, les points principaux de la doctrine de Luther à partir des dix commandements. La religion se présentait alors, non seulement comme une certaine foi en Dieu, mais aussi comme des attitudes et valeurs déterminées. C'est ainsi que Luther enjoint aux pères de famille d'aimer leur épouse « comme leur propre corps », exhorte les épouses à être soumises à leur époux — car « l'homme est la tête de son épouse » — tandis qu'il inculquait aux domestiques le devoir de l'obéissance: « Vous, les serviteurs, soyez soumis à vos maîtres, en toute crainte, non seulement aux bons et aux doux, mais aussi aux méchants ». Pour Luther, le péché le plus grave n'était ni le meurtre, ni la tromperie, ni la luxure. C'était la désobéissance, le péché qui commence au logis. Le père était la loi vivante.

Le père représentait la famille devant l'Etat, il en était juridiquement responsable, il était le maître de la famille, le patriarche. Une grande responsabilité morale lui incombait. Il devait veiller à ce que les règles de vie, formulées dans le catéchisme, fussent observées. Et pour cela, son premier instrument était la lecture. Il devait veiller à ce que tous les membres de sa famille apprissent à lire. Et la lecture fut très répandue en Suède. Il semble que, dès les années 1600, il y ait eu dans la plupart des familles au moins une personne qui sût lire. Le catéchisme s'ouvrait souvent par un abécédaire, avec lequel le novice pouvait apprendre les rudiments de la lecture.

Il est ainsi très manifeste que la lecture allait de pair avec l'éducation morale. La lecture et la formation idéologique étaient dans l'ancienne société les deux pages d'un même exercice du pouvoir.

La lecture était exigée, non pas l'écriture, et c'est symptomatique. Il s'agissait de recevoir un message, et non d'en formuler un. La lecture était aussi intimement liée au contrôle de l'idéologie. Le chef de famille avait charge d'âme vis-à-vis du pasteur, qui, à intervalles réguliers, visitait chacune des familles de sa paroisse, pour les interroger. Cette catéchisation à domicile se poursuivit de la fin du 17^e à la fin du 19^e siècle. On contrôlait là la lecture, la compréhension et la morale. A son tour le pasteur était responsable devant l'évêque et le chapitre. Mais en sa qualité de président de l'assemblée communale, le pasteur était également responsable de-

vant les pouvoirs publics. Il était à la fois pasteur et fonctionnaire. Il était, peut-on dire, celui des représentants de l'Etat qui était responsable de l'idéologie.

Lorsque plus tard cette société commença à être remise en question, la lecture se trouva encore au premier plan. Certains groupes de la population se mettent à lire d'une façon autre que celle prescrite par l'autorité. En d'autres termes: le lecteur adopte peu à peu une nouvelle conduite.

* * *

Il y a dans la croyance luthérienne une liberté paradoxale qui, sous l'angle historique, a fait fonction de levain dans notre culture. Nous avons vu tout à l'heure comment les créations de l'esprit luthériennes avaient pu justifier la société hiérarchique. Les hommes étaient répartis en maîtres et sujets. Toute autorité vient de Dieu.

Mais il y a aussi, selon Luther, une vie spirituelle intérieure. Là tous les hommes sont égaux. Dans sa vie spirituelle intérieure, le cordonnier est l'égal du roi. Luther prêche la doctrine du sacerdoce universel, selon laquelle tous les hommes peuvent, avec la même autorité, interpréter la volonté de Dieu. Cette doctrine fut cependant brouillée par le fait que les serviteurs de la foi devinrent aussi ceux de l'Etat.

Mais la doctrine du sacerdoce universel et de la liberté intérieure ne disparut pas. Elle est demeurée comme idéal, et a resurgi dans les courants piétistes du 18^e siècle, pour s'épanouir dans le grand mouvement des Eglises libres du 19^e siècle. Celui-ci mettait en relief l'expérience absolue que la présence de Dieu produisait en chaque individu, et le choix personnel de la voie que cette expérience devait amener dans la vie de l'individu.

Dieu exhortait l'individu qui, en dernier lieu, était seul à faire le choix. Mais autour de cet individu, il y en avait d'autres qui à eux tous formaient la communauté qu'était l'Eglise libre. Les individus s'y trouvaient juxtaposés, sans supérieurs ni subordonnés. Dans bien des congrégations, le prêche laïc était plutôt la règle que l'exception. Très tôt, l'idée d'association devint le principe directeur de la structure et du travail des communautés.

Les communautés locales se regroupaient en une assemblée régionale, avec au sommet la direction de la mission et un congrès annuel auquel les communautés envoyaient des délégués. La plupart des Eglises libres avaient une structure démocratique. Et lorsque la communauté libre autonome se projeta sur la société tout entière, cela fut ressenti comme antidémocratique.

Les dispositions relatives au droit de vote étaient telles que, durant tout le 19^e siècle, le nombre des électeurs à la deuxième chambre du Parlement resta autour de 6% de la population (soit un peu plus de 20% de tous les hommes majeurs).

Le mouvement des Eglises libres va, tout comme les autres mouvements populaires, militer de plus en plus activement pour l'élargissement du droit de vote.

Mais il y a là un autre aspect qui est peut-être encore plus intéressant pour l'historien des idées. Par suite notamment de ces dispositions sur le droit de vote, l'intérêt du public pour la politique était très faible. Les problèmes de la société n'étaient guère un domaine qui accrochait son intérêt.

Et la participation électorale n'était pas non plus extraordinaire. Les fidèles des Eglises libres s'engagèrent là dans une vraie campagne pour la participation aux élections.

Ils estimaient que chaque électeur avait le devoir de donner sa voix. Les écrits des Eglises libres nous peignent le chrétien en citoyen, pour lequel la vie politique est un « devoir » impérieux. La mission du chrétien est de combattre une piètre autorité en s'engageant dans le travail parlementaire et dans le débat social naissant.

Le citoyen chrétien est un individu qui ose prendre position personnellement, qui prouve son authenticité en suivant la voix intérieure qui un jour lui a parlé pour ne plus jamais se taire. Le conviction intérieure se dresse contre l'autorité extérieure.

Cette idée du citoyen chrétien a bien des points communs, évidemment, avec la variante sécularisée du libéralisme. Toutes deux remontent à la Révolution française et aux idées sur les droits de l'homme de la philosophie des Lumières. Mais l'idée de citoyen chrétien a aussi un arrière-plan psychologique dans l'histoire des idées: la lecture.

Les « lecteurs » ne lisaient pas de la façon prescrite par l'Eglise et par l'école. Ils ne lisaient pas pour apprendre par cœur les mystères de la foi et les règles de vie. Ils ne lisaient pas non plus pour remettre en question dans un esprit critique. Ils lisaient pour méditer sur leur lecture. On appelait volontiers cette lecture méditative, « cacher sa lecture dans son for intérieur ».

C'était ainsi qu'on lisait la Bible, qu'on lisait les écrits édifiants, dont le flot de plus en plus abondant inonda le peuple suédois durant le 19^e siècle.

Selon mon hypothèse, cette façon de lire a déteint sur la lecture d'autre littérature. Et on lisait beaucoup dans le mouvement du

Réveil. La parole imprimée fut un des principaux instruments dont disposa le Réveil du 19^e siècle pour diffuser son message.

Des sociétés littéraires missionnaires, créées d'après le modèle anglo-saxon, diffusaient de courts écrits pieux. Ceux-ci sortaient en très gros tirage; la Société Evangélique, la première de ces sociétés littéraires, diffusa à elle seule, de 1800 à 1841, 87 traités à près de trois millions d'exemplaires. N'oublions pas que la Suède comptait alors environ quatre millions d'habitants.

La parole écrite est le point de départ du Réveil, sous l'angle de l'histoire des idées. Le vocable de « lecteurs », utilisé un peu à la légère pour les adeptes du Réveil, dénote une réalité. La lecture a eu en soi quelque chose d'un mouvement populaire.

On peut voir dans cette littérature édifiante naissante et dans la culture qu'elle a créée un « contre-pouvoir ».

La littérature pieuse créait un nouvel espace pour des conversations entre gens en principe égaux, remplaçant les harangues de « maître » à « auditeur ».

Le côté émotionnel du Réveil a été souvent signalé, moins ses aspects intellectuels. On pourrait affirmer que le Réveil a créé des raisonneurs. Il est certain que cette aptitude à argumenter a souvent porté sur des nuances — négligeables pour nous laïcs — de la foi chrétienne, mais elle contenait les germes de discussions d'un autre ordre.

* * *

A l'égal de la plupart des mouvements d'Eglises libres, le mouvement de tempérance avait une structure parlementaire. Les diverses loges élisaient des représentants aux assemblées locales et régionales, les régions des représentants à l'assemblée nationale, et ceux-ci des représentants à l'organisation internationale. La démocratie régnait au sein des diverses organisations. Des affaires importantes se tranchaient au niveau des loges, lors de réunions communes qui se tenaient en général une fois par semaine.

Il est clair que de tels idéaux d'organisation déteignaient sur la conception de la société. L'IOGT recrutait ses membres essentiellement parmi les couches sociales qui n'avaient pas de droit de vote politique. C'était une démocratie parlementaire qu'on recherchait. Mais la chose n'était pas si simple. Le mouvement se voyait lui-même comme politiquement neutre. Et ce ne fut que très tard que le mouvement se prononça, dans son ensemble, pour le droit de vote général.

On pensait généralement que ceux qui restaient en deçà de la « barre » ouvrant le droit de vote pouvaient aussi bien se montrer amis des boissons alcooliques qu'apôtres de la tempérance. Et on allait introduire en politique des gens qui auraient vendu leurs opinions politiques pour un petit verre! Le peuple suédois n'était pas assez éclairé. On ne pouvait lui faire confiance. Il n'avait aucune consistance.

L'instruction eut alors un rôle clé. Il fallait éclairer le peuple, le former. Et le Mouvement de tempérance tout entier, l'IOGT comme les autres organisations, s'engagea dans un gigantesque projet d'éducation du peuple. La stratégie du droit de vote a son importance dans ce projet. Mais il est évident qu'il visait bien plus loin. Il s'agissait de créer un être nouveau, qui non seulement s'abstint des boissons alcoolisées, mais aussi eût par ailleurs un comportement « digne d'un homme ».

Nous allons maintenant chercher à distinguer diverses composantes de ce projet. On a un bon point de départ dans les concepts de grossièreté et de culture. Les champions de la tempérance considéraient les non abstinents comme mal dégrossis, non cultivés, bestiaux. En les prenant dans la loge, on voulait les cultiver, développer en eux un caractère nouveau. C'est un processus de civilisation qui prend des formes diverses.

Dans les premières années du mouvement de tempérance, les cérémonies extérieures semblent avoir joué un rôle prépondérant. Le novice était lié à sa nouvelle vie par une série de rituels solennels, qui tous servaient à souligner la sainteté de cette vie nouvelle.

Puis ce cérémonial perdit de sa rigueur et s'accompagna d'autres pratiques dont la fonction était aussi de changer l'individu. La lecture et la discussion jouent alors un grand rôle. Aux réunions des loges, on s'adonnait à la lecture d'articles à haute voix. La lecture à haute voix était souvent suivie d'une discussion sur ce qu'on avait lu.

Mais on organisait aussi d'autres sortes de discussions, sur des thèmes généraux, et assez souvent abstraits, tels que « Qu'est-ce que le bonheur? », ou « Qu'est-ce qu'un homme bon? ». Pour ces discussions, on chargeait généralement l'un de membres de la loge de préparer la discussion en se forgeant une opinion pour la défendre ensuite devant les autres.

Quelle fonction ont donc eue ces discussions?

A mon sens, la discussion servait à habituer les membres de la loge à voir l'existence d'une manière qu'on peut qualifier de raisonneuse ou de méditative. L'existence n'est pas toujours ce qu'elle semble être au premier abord. On peut la voir de différentes façons.

C'est en mettant une certaine distance entre lui et la réalité que l'homme qui médite se distingue de celui qui s'enivre.

Il n'y a pas loin de cette lecture et de ces discussions à une éducation en règle. Autour de 1910, l'IIOGT, comme les autres organisations de tempérance, dirigeaient de très nombreux cercles d'études. En 1915, en pleine guerre, la moitié des loges du pays avait et un cercle d'études et une bibliothèque.

Si nous prenons en ligne de compte les autres organisations de tempérance, il y avait dans le pays, en chiffres ronds, 2.800 cercles d'études, 43.600 membres, 446.000 volumes et 650.000 livres prêtés.

Quand nous arrivons aux années 20, les activités de loisir, lancées grâce aux cercles d'études, ont marqué tout le travail des loges. La politique de tempérance laissa le devant de la scène aux travaux d'études, aux théâtres d'amateurs, aux conférences, excursions et réunions autour d'une tasse de café. La loge de tempérance était devenue une institution qui liait le foyer à la vie publique. Des gens qui vivaient à l'étroit trouvaient dans les locaux des loges plus de place pour se retourner comme pour réfléchir, ils pouvaient, comme au café, rencontrer d'autres gens, mais cela dans l'atmosphère à la fois intime et contrôlée que peut créer un foyer. La « brute » était en passe d'être cultivée. Mais qu'impliquait donc tout ceci au point de vue politique?

Ne pouvoir boire ce que l'on veut peut facilement être ressenti comme une limitation à sa liberté. Et c'est un jugement qui est souvent porté sur le mouvement de tempérance. Il veut déposséder le peuple de sa liberté. Pour se défendre contre cette accusation, les théoriciens du mouvement de tempérance mettent au point une argumentation, qu'il importe de connaître pour la compréhension de son idéologie.

L'un des théoriciens à la tête du mouvement fait valoir que prohibition et liberté n'ont pas à se trouver en opposition. La société peut, avec une législation de prohibition, extirper les conditions qui créent la sujétion spirituelle et économique. Pour les grandes masses, le bien-être social est un surcroît de liberté personnelle.

Il précise aussi l'idée de liberté. Bien des gens, dit-il, confondent liberté et habitude. Pour beaucoup, faire ce que nous apporte la tradition est un acte de liberté. « L'idéal de liberté du Mouvement est tout autre. Ce ne peut, estime ce mouvement, être l'expression de quelque forme supérieure de liberté, que ne faire qu'accepter de vieilles habitudes, dire oui à des traditions admises par l'usage, suivre le courant tel un fétu inanimé. Dire non et aller son chemin à soi est un degré supérieur de liberté, même si cela implique la rup-

ture avec des normes admises par l'usage ». La liberté est donc là l'équivalent d'une rupture de tradition, d'un développement, d'un progrès. En réalité, l'idée de progrès est l'une des idées maîtresses du mouvement. On y soutient qu'il faut faire la guerre à l'alcool, puisque « son usage s'est montré être l'un des facteurs qui contre-carrent le plus les efforts humains vers le progrès ».

La seconde grande idée est la fraternité, parfois baptisée solidarité. Les membres du mouvement s'appelaient frères et soeurs. Au dire du théoricien cité plus haut, quand il est question de tempérance, la solidarité, c'est pour l'individu décider de son attitude personnelle vis-à-vis de l'alcool en fonction des égards dus à ses semblables.

Mais, en dernière analyse, on peut, bien sûr, voir l'idée de progrès et la solidarité comme deux éléments du même complexe d'idées que nous pouvons appeler réformisme: la volonté de transformer la société en la réformant de telle sorte que les individus s'entraident et se sentent une responsabilité les uns vis-à-vis des autres, et la foi en la possibilité d'une telle évolution. L'éducation du peuple et les réformes doivent donner une humanité nouvelle et meilleure à bien des points de vue, c'est là le sens du travail de civilisation qui se fait dans les loges.

Quelle est donc l'orientation politique de ce réformisme?

Tandis que l'IOGT, en tant que mouvement, maintient fermement sa neutralité politique, les membres du parti social-démocrate sont de plus en plus nombreux à entrer dans les sociétés de tempérance, les « Good Templars » par exemple. Une grande partie des sociaux-démocrates affiliés au parti étaient au tournant du siècle des abstinents organisés. Et parmi les champions de la tempérance au Parlement — plus de la moitié des membres en 1917 — la plus grande majorité appartenait au parti social-démocrate, même si les libéraux sont eux aussi en bonne place.

Un grand nombre des sociaux-démocrates militants étaient aussi membres du mouvement de tempérance. Ils étaient « good templars » et avaient en général fait leurs premières expériences politiques au sein d'une loge.

* * *

Le combat que menait le parti des travailleurs se déroulait sur deux fronts: contre les employeurs, et contre ceux de leur propre classe qui se comportaient d'une façon qui semblait miner le travail d'organisation du mouvement.

On trouvait, parmi les travailleurs de l'artisanat et de l'industrie, des restes d'un comportement caractérisé par une sorte de défoulement spontané, dans lequel la boisson était une protestation contre ce que l'on ressentait comme des conditions de travail inhumaines. Les travailleurs protestataires n'observaient ni horaires, ni contrats, faisaient semblant de travailler et allaient boire un coup. Au milieu du 19^e siècle, on buvait de l'eau-de-vie en quantités folles en Suède. Et le peuple buvait pour s'enivrer. L'ivresse était une protestation.

Mais il est évident que de telles protestations ne menaient pas loin. Et le mouvement des travailleurs avait justement une perspective à long terme, pour laquelle le combat demandait de l'organisation et un contrôle. Il fallait mettre en balance les gains à court terme et l'objectif futur. On pouvait exiger du travailleur syndiqué un comportement rationnel.

Le mouvement des travailleurs semble avoir, dès ses origines, une mission morale à côté de sa tâche politique. On a cherché à apprendre l'ordre aux travailleurs. Le mouvement syndical s'attaqua certes à la boisson, mais il s'en prit aussi à d'autres mauvaises habitudes, manque de ponctualité par exemple et laisser-aller, non seulement à l'égard des camarades de travail, mais aussi des supérieurs. Dans certaines usines, le syndicat alla jusqu'à faire appel à la direction de l'entreprise pour faire renvoyer des camarades qui buvaient. Ce n'était pas de la servilité envers l'autorité, c'était une façon d'économiser les ressources du combat. Si l'on frappait, il fallait que le coup fût bien préparé et fît mouche, il ne fallait pas se borner à une simple escarmouche.

La correction que défendait le mouvement des travailleurs avait ainsi une toute autre base que celle d'où est sorti le mouvement de tempérance. Celle-ci devait mener à un bénéfice individuel: par ma bonne tenue, je me suis élevé moi-même. C'était au moins l'idée au départ. La correction prônée par le mouvement des travailleurs était un moyen pour arriver à un but collectif. C'est du syndiqué qu'il s'agissait. Le syndiqué devait avoir une tenue correcte, même en dehors du travail, durant les loisirs de plus en plus importants qu'entraînait le travail salarié. Toute une culture est née autour des premiers syndicats. Ils remplissaient d'importantes fonctions sociales. Les gens n'allaient pas seulement aux réunions pour débattre de questions syndicales et politiques. Ils y allaient aussi pour se retrouver et rencontrer d'autres personnes qui partageaient leurs opinions. Tout comme la loge de tempérance, le club syndical pouvait offrir un milieu à mi-chemin entre le foyer et la vie publique. Le

club syndical et l'association essayaient de s'occuper de leurs membres. Ils organisaient des fêtes et des excursions. Ils accordaient beaucoup d'importance à une formation étendue. De nombreux clubs acquéraient des livres et installaient une bibliothèque avec prêts gratuits. On cherchait, de toutes les façons possibles, à offrir des loisirs organisés et rationnels, joignant l'utile à l'agréable.

Le parti social-démocrate se voyait, de la même façon, mouvement culturel. L'éducation est une sphère d'activité aussi naturelle pour le mouvement des travailleurs que son travail politique et syndical. L'éducation confère des connaissances qui, elles, donnent le pouvoir — c'est une leçon dite et redite. Le jeune social-démocrate qui était admis dans une section de jeunes pouvait déjà lire dans son carnet de membre l'exhortation suivante: « *Etends ton savoir!* Multiplie tes connaissances et tu auras plus d'armes. Etudie méthodiquement. Commence par ce qui te touche de plus près: socialisme, économie politique, sociologie, histoire. Prends bien soin des bons livres, c'est ton arsenal, fuis les mauvais et travaille à leur destruction. Souviens-toi, le savoir est ta force ».

Par force, on peut entendre là la force au service de la classe. Les connaissances qu'il faut posséder sont avant tout politiques et ont comme fin immédiate la transformation de la société. Ce semble être l'idée qui a prévalu au début du mouvement éducatif, durant ses années de combat. Les connaissances étaient un instrument, ou un moyen de lutte — comme l'on disait alors — pour la libération de la classe.

Mais il y a eu aussi au sein du parti social-démocrate, et dès le début, une autre conception du savoir: celle qui lie tout d'abord le savoir à l'individu. Par ce travail d'éducation, l'individu sera libéré de cette ignorance qui le limitait. L'éducation favorise le développement de la personnalité, c'est une conception de l'éducation qui a ses racines dans le romantisme. On ne fait là aucune différence entre littérature technique et belles-lettres: tout apporte des lumières qui sont précieuses pour appréhender le monde. Dans cette perspective, l'éducation n'est pas simplement la transmission de connaissances, mais quelque chose de bien plus vaste: un style de vie, une culture. Un social-démocrate bien connu définit ainsi l'éducation dans un article de 1912: « les connaissances et aptitudes, le génie créatif et la magnanimité de l'intelligence, la force de caractère et la maîtrise de soi, la faculté de jouir avec dignité des bonnes choses de la vie, l'éducation et la santé du corps, ainsi que les belles manières et la délicatesse de la tenue, que tout homme civilisé doit posséder ... ». C'est, nous le voyons, une conception de la culture qui va de la vie

quotidienne aux plus hautes sphères de l'esprit. Ce qui rapproche ces extrêmes, c'est justement les belles manières de l'esprit, grâce à de nouvelles connaissances et aptitudes, et du corps, qui lui permettent de « jouir avec dignité des bonnes choses de la vie ».

Le travailleur discipliné, l'homme qui lit et raisonne, semble être à côté du citoyen un idéal d'homme qui relie l'un à l'autre le mouvement de tempérance et celui des travailleurs. Mais aussi un type d'homme qui a réellement existé dans la culture des travailleurs, née dans les années 1920 et 1930 autour des missions, des loges, des cercles d'études et des communes ouvrières. C'est à la loge que cet homme a, pour la première fois, discuté de questions morales et sociales, et c'est au cercle d'études qu'il a appris à voir dans la lecture et le raisonnement une ligne de conduite qui donne le savoir et la liberté. On pouvait avoir raison des injustices des siècles passés si ensemble on les étudiait, on en discutait et on y remédiait dans un esprit démocratique.

Ce qui est arrivé après cette époque, c'est la disparition progressive de l'aspect protestataire de ces mouvements. Leurs buts et ceux de la société se sont rejoins à des égards divers, processus compliqué, sur lequel nous ne pouvons nous étendre ici. La laïcisation a joué un grand rôle, de même que la professionnalisation de l'éducation. Mais l'on peut se demander si une bonne part de ce qui a été décrit ici comme culture des travailleurs, ne pourrait aujourd'hui s'appeler composantes d'une culture nationale. La Suède — nous a dit Ölof Palme au congrès du parti social-démocrate des travailleurs de 1969 — est une « démocratie de cercles d'études ».

RONNY AMBJÖRNSSON

Umeå universitet

Följebrev till försändelse maj 1987 från Ronny Amjörnsson till Donald Broady med särtryck av Ronny Ambjörnsson, "La culture ouvrière suédoise au cours des premières décennies du xx^e siècle. Étude a partir d'un cas d'espèces", pp. 85-99 i Jean-François Battail (ed.), *La Suède intellectuelle et savante*. Nouvelles de la République des lettres II 1986, Institutionen för idé- och lärdomshistoria, Uppsala universitet.

UMEÅ UNIVERSITET - 901 87 UMEÅ Datum 1987-05

Från Ronny Till Donald

För yttrande För attest För underskrift Önskas åter
För kännedom För granskning Enligt överenskommelse För åtgärd

Hej, 5 minuter efter
det vi hade solet med
parentera antände det här. Jay

Centraltryckeriet Umeå, 18681 Fortsättning på baksidan

Sattade fört mer vad det rörde
sig om, men detta - det är den
efterriktiga kellen. Ytterst oföredömligt.
Ta en griv och ge en åt Bourdieu,
är du snäll